



N°27 Décembre 2013 / Janvier 2014 Noël aux brandons

imaJn'ère 2014 : Nicollet !

Jean-Michel Nicollet nous a fait le plaisir d'accepter d'être notre invité d'honneur graphiste. A ce titre, il illustrera la couverture de « Rétro-fictions » et l'affiche de la convention. Inutile de dire que nous sommes très heureux de voir après Philippe Caza, Philippe Manchu et ARRO un autre immense illustrateur nous honorer de son talent. Pour les habitants de Cassiopée, Nicollet a illustré de nombreux ouvrages dont entre autres, certaines superbes couvertures de Métal Hurlant (dont l'impérissable N°5) et les titres de la collection fantastique chez Néo (sans oublier les Jean Ray et Conan Doyle).

imaJn'ère 2014, sous le signe de Néo

Non seulement Nicollet mais ananas sur le kouglof Jean-Claude Claeys sera présent lui aussi rassemblant donc les deux illustrateurs phares de Néo. JC Claeys outre ses BD et livres d'illustrations a effectivement donné vie aux couvertures polar de Néo.

Bien entendu d'autres illustrateurs sont invités à présenter des expositions lors de cette convention. Notre ami ARRO nous présentera une toute nouvelle palette de son talent et des noms se soufflent dans les coulisses que nous vous révélerons lors de nos prochains numéros.

Chroniqueurs : un départ / deux arrivées

Darth Gerbillus signe ici sa dernière chronique dans notre fanzine. Il se rend en espace profond pour se concentrer sur des travaux d'écritures, là où personne n'entendra crier ses héros. Nous le remercions très chaleureusement de sa

participation ces deux dernières années. Outre la justesse de ses chroniques, Darth Gerbillus nous fournissait sa playlist idéale pour la lecture de l'ouvrage chroniqué, initiative originale que certains d'entre nous prendrons grand soin de copier.

Saluons l'arrivée de deux nouveaux chroniqueurs.

Elodie Carré, grande dévoreuse d'ouvrages de SFFF. Elle erre l'œil gourmand dans les travées de Phénomène J à l'affût de romans qui auraient échappé à sa sagacité. Denis Piel est l'alter-ego d'Elodie. Et chose curieuse, il n'est pas rare de les trouver ensemble à Phéno. Coïncidence ?

Bienvenue à ces deux nouvelles plumes dans le fondement de la SFFF

JEAN-HUGUES VILLACAMPA.

Vous trouverez le fanzine dans les librairies :
Phénomène J : 3 rue Montault / Contact : 3, rue Lenepveu / A la bibliothèque Toussaint 49 rue Toussaint Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : www.phenomenej.fr à télécharger (Tous les numéros sont accessibles!)

La Tête en L'ère

imaJn'ère & Phénomène J.

3, rue Montault 49100 Angers

imajnere@phenomenej.fr

Rédaction: Jean-Hugues Villacampa(2009), Artikel Unbekannt (2009), Patrice Verry(2009), Tyrannosaurus Imperium(2010), Darth Gerbillus (2011) Shweinhund (2012) Jean-Olivier (2013) Elodie Carré (2013) Denis Piel (2013) Bandeau : © Philippe Caza (2011)



différents héros de l'imaginaire américain (dont Doc Savage) des aventures extrêmement violentes et sexuelles. Dans « Fuite à Opar » et quelques autres Farmer reprend le monde esquissé par Burrough pour compléter l'univers. Sans oublier l'incontournable « Chacun son tour » où l'on apprend, émerveillés, que « Le tour du monde en quatre-vingts jours » de Jules Verne décrit en fait un fait de guerre entre extra-terrestres sur Terre. Phileas Fog et Passe-Partout faisant parti du « bon » camp.

En France nous connaissons trop bien les talents et valeurs de Brice Tarvel et Robert Darvel pour ne pas oublier de citer leurs pastiches de Harry Dickson, détective brillant, héros de Jean Ray et travaillé de manière différente mais complémentaire par nos amis. Ils seront tout deux présents à imaJn'ère 2014.

Terry Pratchett s'est donné pour règle dans Les annales du Disque-Monde de rencontrer de nombreux personnages pastichés d'œuvres de Fantasy célèbres : Conan, Elric, etc. L'œuvre est extrêmement référencée et bien malin celui qui se dit capable d'en dénicher la complète teneur.

Roublard de Terry Pratchett L'Atalante

Garçon ! Un pastiche.

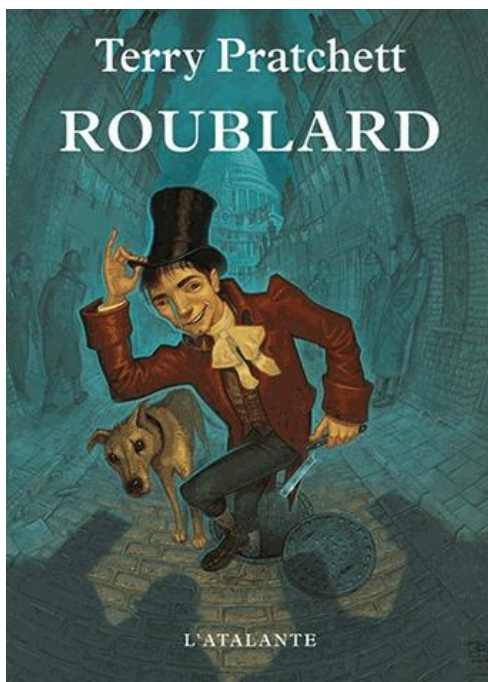
L'art de pasticher les œuvres d'auteurs remarquables est à réserver à des écrivains qui maîtrisent parfaitement la bio/bibliographie de l'original et qui font preuve d'esprit et d'humilité car il n'est rien de plus désagréable que les tentatives de dépasser l'original.

Il existe deux sortes de pastiches. L'humoristique qui flirte allègrement avec la parodie et l'hommage au genre où l'exercice bien plus complexe revient à poursuivre l'aventure d'un personnage célèbre tout en respectant les règles qui ont émaillé des épopées.

Dans ces différentes familles, on trouve aussi la parodie érotique et dans la BD l'exercice est commun et pas toujours de bon goût. Il existe cependant quelques pépites dans le genre que mon sang-froid reptilien ne résiste pas à l'envie d'énumérer : le grand Wallace Wood et les contes de fée, pour les américains, exercice repris avec brio par Gotlib en France sans oublier le génial Jaap de Boer et son pastiche de Natacha : Nathalie la petite hôtesse.

De très nombreux auteurs se sont livrés à l'exercice du roman parodique.

Chez les américains, l'un des grands spécialistes reste Philip Jose Farmer qui s'est livré avec brio à l'épreuve. Il a pastiché William S. Burrough de deux manières. Dans « La jungle nue » et « Tarzan vous salue bien », Tarzan fait partie d'une coterie d'immortels et partage avec



Roublard est un hommage à Charles Dickens qui est d'ailleurs l'un des héros du roman. L'action se

L'hôpital et ses fantômes : Quai des âmes, de Dominique Rocher.

déroule au début de l'ère victorienne et conte les aventures de Roulard. Roulard est un jeune homme qui exerce la profession de ravageur. A ce titre il explore de manière scrupuleuse les égouts de Londres qui dataient à l'époque de l'ère romaine. Nous rencontrerons d'ailleurs l'ingénieur qui sera à la base de la conception des égouts modernes de la ville. Cette exploration permet à Roulard de trouver pièces et menues joailleries qui se sont retrouvés dans le nauséabond réseau. Roulard s'est créé un réseau de connaissances dans les bas-fonds de Londres et quoique très peu cultivé, il ne manque pas de bon sens de vivacité d'esprit et de courage. Il vit avec un « vieux » juif, horloger de son état et au passé nébuleux mais dense, Salomon est de fait le mentor de Roulard. Nous aurons de plus le plaisir de rencontrer de grands noms de l'époque : Robert Peel qui transforma la police londonienne, Henry Mayhew dont les écrits firent prendre conscience de l'état de misère des londoniens de basse souche. Et bien d'autres.

Trois ans. Presque trois ans déjà que j'ai eu le plaisir de chroniquer le précédent omnibus de Dominique Rocher, *L'ambassadeur des âmes*, * paru lui aussi dans la collection « Noire » de Rivière Blanche. Autant prévenir tout de suite les amateurs de la dame, ce nouveau livre, en dépit d'un titre assez proche de son prédécesseur, s'en distingue nettement, dans le fond comme dans la forme. Tout d'abord, il ne s'agit pas ici d'une réédition. Car si le volume précité contenait les deux romans *L'homme aux lunettes noires* et *Humeur*, jadis édités au sein de la prestigieuse collection Angoisse, celui-ci est composé de trois récits inédits. Et le moins que l'on puisse en dire est que s'ils portent indéniablement la patte de l'auteur, il n'est pas question pour Dominique Rocher d'oublier le passé en se condamnant à le revivre. Pour elle, la page est tournée, ce qui tombe plutôt bien dès lors qu'il est question de littérature.

... la farce est belle et magnifiquement écrite...

Roulard va entrer « dans le monde » du fait de son indéfectible sens de la justice humaine, il va défendre pieds et poings une jeune femme maltraitée, jetée d'un fiacre par trois brutes qu'il va mettre à mal s'attirant l'inimitié d'un personnage puissant non dépourvu de moyens.

Les qualités de Roulard et sa rencontre avec Charles Dickens va lui permettre de faire face à une adversité dont il ne saisit pas toujours les fins mais contre laquelle il va développer ses qualités de survie et même contre-attaquer.

Je ne vais pas faire mon petit lézard modeste, la farce est belle et magnifiquement écrite avec toute l'érudition déjà prouvée par ailleurs du maître du Disque-monde. Les références historiques sont nombreuses et la misère du Londres victorien prouvée avec talent d'autant plus que le héros la trouve « naturelle » étant indigène des ces quartiers où enfants, femmes et vieux ne sont que des rebuts tachant de survivre comme ils peuvent prêts aux plus abjectes compromissions. La plume de Pratchett reste cependant légère et il y a du Peter Pan dans ce Roulard bien attachant dont on aurait bien aimé connaître le futur...

TYRANNOSAURUS IMPERIUM



Le roman *Quai des âmes*, qui donne son titre au recueil, révèle par exemple une approche très différente de celle à laquelle l'auteur nous avait accoutumés. Certes, nous nous trouvons une fois encore dans un contexte hospitalier qui rappellera de bons souvenirs aux lecteurs de *La clinique de la mort* ou *Le docteur soigne sa veuve*, mais l'intrigue ne semble pas régie par les mêmes principes. Comme si Dominique Rocher adaptait son écriture aux patients qu'elle nous présente, pour mieux épouser les contours fragiles et changeants de leurs tourments. Balbutiements, hésitations, phrases qui tournent en boucle comme des comptines enfantines, ritournelles obsessionnelles, visions bizarres et décalées, tout concourt à faire de ce récit une vraie curiosité distillant un doux parfum de menace rehaussé de troubles fulgurances amères. *Quai des âmes*, ou quand le surréalisme médical en vient à croiser une angoisse diffuse...

Quant à *Ned* et *Olga*, ce sont des romans-miroirs, deux variations sur un même thème, presque deux faces d'une même pièce, et cette pièce est plus grande à l'intérieur qu'il n'y paraît de l'extérieur, cette pièce est vide et blanche, on ne peut en sortir, il y a des bruits de pas dans le couloir et déjà quelqu'un frappe à la porte... Grâce à un style tout en saccades et en ruptures de ton, l'auteur promène son lecteur d'énigmes en ellipses, pour mieux faire surgir d'un coin d'ombre, au moment où on ne les attendait plus, d'étranges révélations en forme de poupées gigognes. Car au-delà des apparences, c'est tout le réel qui se mue en trompe-l'œil. *Ned* et *Olga* ressemblent ainsi à une Alice éperdue qui, passée de l'autre côté du miroir, y rencontrerait un clone d'Edgar Poe. Lequel ne manquerait bien entendu pas de lui susurrer : « tout ce que nous voyons ou paraissent n'est qu'un rêve à l'intérieur d'un rêve »...

une expérience à nulle autre pareille |

Plus psychédéliques – dans le sens « expérimental » du terme – que psychanalytiques, *Quai des âmes*, *Ned* et *Olga* sont des romans aussi insoumis qu'hypnotiques, probablement insortables, car trop originaux, ailleurs que chez un éditeur courageux comme Rivière Blanche. Dominique Rocher y met à rude épreuve nos réflexes conditionnés, elle papillonne avec délicatesse d'un genre à l'autre, et parvient à pousser les murs de nos prisons aux barreaux

dorés sans jamais avoir recours à la violence. Voilà donc un triple tour de force, dont le rayonnement libérateur vient caresser dans un même mouvement auteur, personnages... et lecteurs. Vous ne me croyez pas ? Alors plongez-vous dans *Quai des âmes*, et vous verrez. Vous en ressortirez avec la délicieuse sensation d'avoir vécu une expérience à nulle autre pareille. Et vous remercieriez le docteur Dominique Rocher car vous respirerez mieux après.

ARTIKEL UNBEKANT

* Voir La Tête En l'Ère n° 10

NDLR : Quelques fragments de cette chronique sont extraits de la préface de *Quai des âmes*. J'ai en effet eu l'honneur de la rédiger, à la demande conjointe de Dominique Rocher et du directeur de collection de Rivière Blanche Philippe Ward. Qu'ils soient une nouvelle fois remerciés tous les deux pour la confiance qu'ils m'ont témoignée, et pour m'avoir associé l'espace de quelques pages à un des ouvrages les plus envoûtants qu'il m'ait été donné de lire.



**maine
COPY**

54, rue Parcheminerie – ANGERS

Tél. 02 41 43 88 54

maine.copy@orange.fr

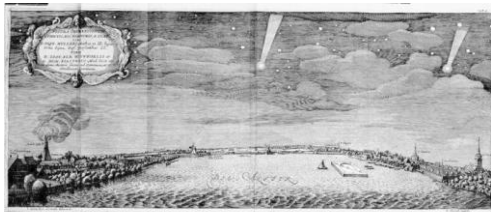


Alors là, mon cher, vous êtes en pleine Science-Fiction

(Digression scientifique de Patrice Verry)

Dans cette rubrique, je me propose d'évoquer des sujets qui démontrent que la réalité de l'univers dans lequel nous vivons dépasse parfois la (Science-) fiction.

Échafaudons des plans sur la comète



Quand vous lirez ceci, la comète Ison pourrait bien être visible à l'œil nu aux alentours de 6 h 30 en direction du soleil levant. Si ce spectacle inquiétait nos anciens, qui chargeaient l'objet de présages maléfiques, il ne doit plus nous inspirer aujourd'hui que des pensées esthétiques ou scientifiques. Profitons-en pour évoquer quelques aspects de ces objets qui font les délices des astronomes amateurs ou professionnels.

1- Une comète c'est quoi ?

Et tout d'abord ce que ce n'est pas. Certaines anciennes représentations graphiques pourraient prêter à confusion pour ceux qui n'ont pas l'habitude du ciel. Une comète, ce n'est pas une étoile filante. Une étoile filante, c'est un petit grain de poussière qui se consume en pénétrant dans l'atmosphère, et que vous voyez traverser le ciel en une seconde. Ces grains de poussière sont souvent des résidus de queue de comète (d'où peut-être la confusion), mais leur observation est éphémère.

Une comète c'est une boule de glace sale qui

tourne autour du soleil. En s'approchant de lui, sous l'effet du réchauffement et du vent solaire, la comète développe une queue constituée de poussières et une autre constituée de gaz ionisé. Ces deux queues sont plus ou moins visibles depuis la Terre et elles sont orientées à l'opposé du soleil. Ça n'a rien à voir avec la trainée que laisse un avion derrière lui dans le sens contraire de sa trajectoire. Quand une comète s'éloigne du soleil, les queues se trouvent devant elle, toujours à l'opposé du soleil.

Vous ne verrez pas une comète se déplacer à l'œil nu. Mais, tout comme la lune, si vous l'observez plusieurs jours de suite, elle aura changé de position.



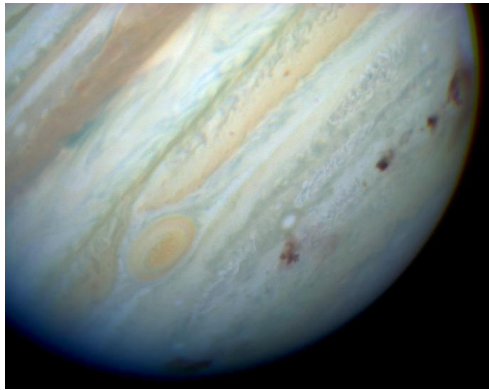
2- Une comète d'où ça vient et où ça va ?

L'étude de nombreuses trajectoires de comète indiquerait qu'il existe, assez loin autour du soleil, dans une zone comprise entre 30.000 et 150.000 fois la distance Terre-Soleil (ça fait plus de cinq mille milliards de kilomètres, c'est assez loin), un réservoir de comète appelé « Nuage d'Oort ». Forcément, du fait des interactions gravitationnelles, certaines vont parfois se diriger vers l'intérieur du système solaire. Elles vont alors obéir aux règles de la mécanique céleste et suivre des trajectoires elliptiques, paraboliques ou hyperboliques.

Dans le cas d'une trajectoire elliptique, la comète va se comporter comme une planète et repasser périodiquement. Sauf que l'ellipse est tellement allongée qu'il peut s'écouler des dizaines, voire des centaines d'années, avant qu'elle ne repasse dans nos parages. Vous avez peut-être en tête le nom de la comète de Halley dont la période est d'environ 70 ans. Son dernier passage date de 1986 et vous la retrouverez en 2061 (mais sans doute sans moi).

Quant aux autres trajectoires, elles sont ouvertes sur l'infini. Ce qui signifie que la comète va s'éloigner indéfiniment et disparaître dans le cosmos pour ne plus jamais revenir (tel Molnik le Naptieux et sa spirale aluminéoïde... heu... bon ! Oubliez ça).

On notera aussi que les grosses planètes (en particulier Jupiter et Saturne) ont une influence sur la trajectoire des comètes. Eh oui ! Les forces de gravitation générées par tous les corps célestes s'exercent sur tous les autres. On se rappellera le cataclysme qui frappa Jupiter en 1994. Sous l'action des effets de marées liés à la proximité de la planète, la comète Shoemaker-Levy 9 se fragmenta, et chacun de ses morceaux vint frapper la planète géante.



On est bien content que ce se soit produit là-bas, un seul de ces fragments aurait suffi à anéantir notre civilisation. Ce qui nous conduit à la dernière question.

3-C' est dangereux une comète ?

Dans le cas que j'évoquais ci-dessus, Jupiter a joué le rôle d'aspirateur cosmique. Bien plus gros que la Terre sa puissance d'attraction lui donne beaucoup plus de chance de capturer des comètes que notre modeste planète. Certaines théories mettent d'ailleurs en avant que ce serait l'un des facteurs favorables à notre survie.

Mais ça n'a pas toujours été le cas. La meilleure théorie actuelle sur la disparition des dinosaures fait appel à la chute d'une comète, à une époque où elles sillonnaient le ciel en plus grand nombre, avant que le ménage soit fait pour aboutir à la situation actuelle.

On aurait même retrouvé le cratère d'impact dans le golfe du Mexique !



Quoi qu'il en soit, à l'instar des astéroïdes géocroiseurs, et même si la probabilité est faible, on ne peut pas négliger cette source de danger potentiel qui donnerait raison à nos ancêtres les Gaulois : le ciel pourrait un jour nous tomber sur la tête !

Pour terminer sur une note positive, sachez que les comètes intéressent énormément les scientifiques. Leur composition, quasiment intacte depuis l'origine du système solaire nous permettrait d'en savoir plus sur sa formation.

Si l'on rajoute que d'autres théories voient dans les impacts cométaires, une possible origine de la vie sur Terre (la panspermie), nous abordons des sujets très à la mode (avec la recherche de la vie sur Mars).

Mais ceci est une autre histoire.

PATRICE VERRY



Les Parias d'Engelar, d'Aurore Perrault, chez les Éditions Midgard

Après la Grande Catastrophe, l'humanité, enfin les survivants, se sont réfugiés dans une immense tour, Engelar. Les explorateurs sont chargés de ramener les objets de l'ancien temps, trésors aussitôt confisqués par les prêtres dirigeant cette société autarcique.

C'est sans compter que tout en bas, dans les niveaux inférieurs, les exclus commencent à fomenter quelques révoltes. Un petit groupe se constitue. Chacun a ses raisons. Chacun a ses objectifs. Mais tous partagent une même envie : sortir de ce monde-prison.



Roman post-apo par excellence, *Les Parias d'Engelar* est une œuvre chorale, présentant plusieurs protagonistes se partageant les avancées de l'intrigue. Une intrigue construite sur plusieurs niveaux (littéralement et métaphoriquement, vous l'aurez compris), qui emporte le lecteur dans une

aventure maîtrisée, certes un brin balisée par le genre, mais qui ne manque pas de rythme et de rebondissements.

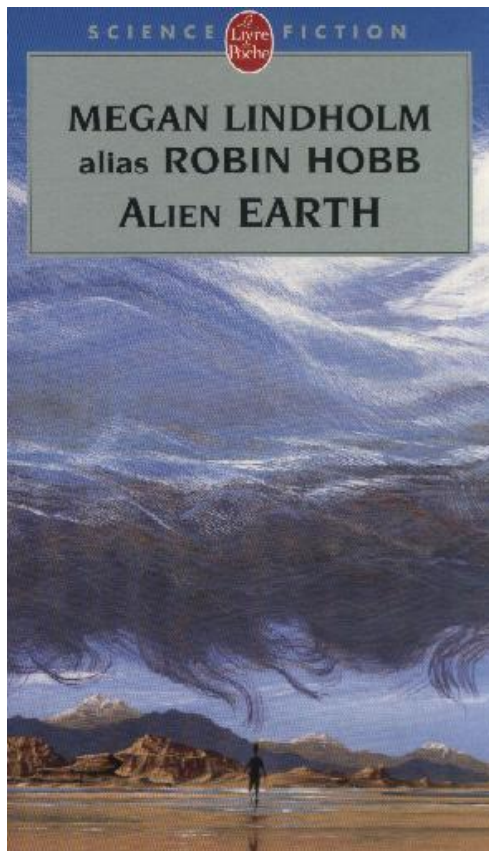
Les personnages, dans leur ensemble, sont présentés avec soin et s'intègrent dans cet univers, véritable allégorie des rapports sociaux où l'altitude du niveau habité définit plus que tout autre critère le pouvoir et la considération dont jouit un citoyen de cette étrange bâtisse verticale. Y est ajoutée un soupçon biblique avec la présence dans le récit d'une invention originale qui fait perdre la capacité de langage, bidule utilisé sur ceux qui sont condamnés à l'exil dans les premiers niveaux.

Véritable tour de Babel, Engelar s'offre ainsi le luxe d'isoler totalement ses parias, puisqu'ils ne peuvent même pas communiquer entre eux. Difficile, alors, de préparer un soulèvement, voire tout simplement de contester l'ordre établi quand on ne peut même pas se comprendre. Mais c'est évidemment sans compter quelques personnages qui ont de la ressource. En grignotant ce roman, j'ai notamment pensé au *Transperceneige*, qui fait l'actualité en ce moment, avec son adaptation cinématographique mais aussi au jeu de rôle *Obsidian*. *Les Parias d'Engelar* fait ainsi partie de ces œuvres présentant des mondes clos, reconstruits après un cataclysme, où souvent, le pouvoir est confisqué par une élite d'instruits manipulateurs s'appuyant sur la peur pour faire taire l'espoir alors que le petit peuple croupit dans sa fange, exploité à outrance. Le post-apo a cette force : présenter une vision sans fard de notre lutte des classes, jusque dans son côté le plus carnivore (puisque dans ces univers, le fort dévore le faible et pour le coup, très souvent littéralement), comme une gifle dans la tronche au lecteur de notre époque, encore – un peu – préservé des appétits de la caste dominante (cependant, prenez garde si vous croisez un riche bourgeois ventru équipé d'un tube de ketchup et d'un couteau, c'est peut-être le début de la curée).

Alors, certes, pour un post-apo, on (oui, moi, bon, ok) peut donc attendre un peu de sang et de sauvagerie. Ici, c'est plutôt modeste de ce côté-là. D'ailleurs, le *body-count*, sans spoiler, reste un peu bas. Mais après tout, il existe autant de post-apo que d'auteurs et l'originalité du roman est aussi là : nous présenter un univers aux personnages résolument positifs, au déroulement assez lumineux (attention, pas l'univers hein, qui lui est plutôt étouffant) et empreint d'un

Alien earth - Megan Lindholm (Robin Hobb). Édition le Livre de Poche.

John Gen-93-Beta est le capitaine de l'Évangéline, vaillant vaisseau interplanétaire appartenant à la flotte terrienne. Avec son équipage, ils voguent d'une étoile à l'autre, accomplissant leurs tâches au service de l'humanité.



Une humanité avec laquelle ils se retrouvent de plus en plus déconnectés, suite au décalage temporel engendré par le sommeil artificiel dans lequel ils passent la majeure partie des voyages.

De toute façon, depuis leur évacuation par les charitables Arthroplanes d'une Planète Bleue agonisante et leur relocalisation dans les stations en orbite autour des planètes jumelles Castor et Pollux, les terriens sont devenus un peu monotones.

optimisme venant contrebalancer les images d'Épinal du genre, celles des furieux crasseux, en tenue SM vivants dans des casses automobiles et ne vivant que pour leur tartare journalistique. Même dans les pires époques, des idéalistes se sont (dé)battus pour porter l'espoir. Les Parias d'Engelar nous permet de partager leur lutte par le biais d'une partie des personnages.

Attention, cependant, malgré cette teinte plus claire que rouille, le manichéisme n'est pas de mise. Et si les personnages ne sont pas forcément sombres et tourmentés, certains ont un passé plus que trouble tandis que d'autres viennent contrebalancer les impressions que peut se faire le lecteur sur telle ou telle classe sociale.

Le style de l'auteure, qui signe là son premier roman, est parfaitement maîtrisé, concis, précis et servant un récit qu'on sent très travaillé. En effet, les différentes scènes d'action se rejoignent parfaitement pour un final haletant (et ouvert sur une éventuelle suite ?).

Notons la très belle couverture de Georges Cl4renko.

Lecture conseillée sur fond de la BO du *Livre d'Eli*, d'Atticus Ross, assurément.

Et voilà, avec cette ultime chronique et après deux ans de bons et ténébreux services, Darth Gerbillus, votre serviteur gerbille-sith au cure-dent laser tire sa révérence et part explorer de nouvelles galaxies à la recherche de son apprenti... Il vous souhaite plein, tout plein de bonnes lectures...

DARTH GERBILLUS



Darth Gerbillus est sur la photo !

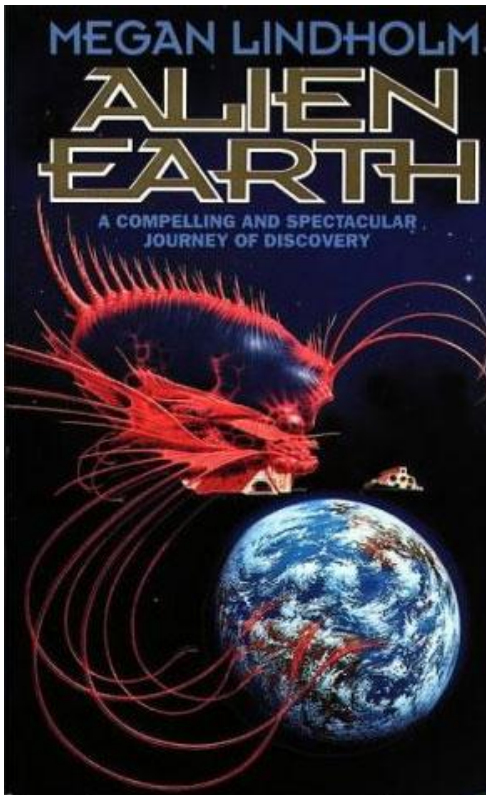
Saurez-vous le reconnaître ?

En effet, en échange de ce sauvetage et de cet accueil, les hommes doivent se plier à de nouvelles règles, plus harmonieuses, sous l'administration bienveillante du Conservatoire.

Pour éviter de reproduire les erreurs du passé qui ont conduites à la destruction de la vie sur Terre, leur impact sur les écosystèmes de leurs planètes d'adoption doit être nul. La vie s'en retrouve frugale et un peu insipide.

Par souci d'économie supplémentaire, les humains sont génétiquement altérés à chaque génération pour être de plus en plus petit, et leur puberté grandement retardée, leur épargnant au maximum l'irrationalité conséquente aux changements hormonaux qui mena autrefois leurs ancêtres au bord de l'extinction.

Cela ne va pas sans créer quelques complications et mécontents, mais à présent indigents et dépendants du Conservatoire pour la totalité de leurs besoins - lieux de vie, technologie, connaissance et culture, communication et transports - il serait indélicat de la part des humains de se plaindre top fort.



Car Évangéline n'est pas un vaisseau de métal, mais une gigantesque créature sentiente, membre d'une espèce naturellement spatio-pérégrine. Malgré leurs dimensions aberrantes, les Aniles sont psychiquement très sensibles et il est interdit aux humains, encore trop chaotiques, d'entrer en contact avec elles. Chaque AnilVaisseau porte donc en son sein, en plus du module humain, un symbiote Arthroplane qui sert d'indispensable intermédiaire entre le capitaine et son vaisseau.

Tug est l'Arthroplane enkysté dans Évangéline. Doté comme tout ses congénères d'une longévité sans commune mesure avec celle des hommes, il supervise le vaisseau, son chargement et ses passagers pendant sa transhumance interstellaire, s'occupant du bien-être de ses passagers endormis et les étudiant pendant leurs périodes d'éveil.

Les tâches à effectuer étant limitées, l'équipage est uniquement composé de deux personnes : John, le capitaine caractériel, et la timide Connie tiraillée entre les sautes d'humeur de son supérieur, les insidieuses manœuvres de l'extraterrestre, et ses propres traumatismes. À l'insu de tous, Tug a également donné des siècles auparavant refuge à un terrien originel, ne le sortant que rarement de son état d'animation suspendue pour minimiser la dégradation de sa santé vacillante, autant physique que mentale.

C'est dans cette conjoncture légèrement étouffante qu'ils sont envoyés vers la Terre pour une mission scientifique dont les données permettront de confirmer l'irréversible contamination de la planète mère et son inaptitude définitive à abriter la vie. Mais cette mission est le résultat de politiques et d'intérêts contradictoires, aux enjeux majeurs, et nos personnages, tous dissimulant de lourds secrets, vont se retrouver confrontés à des choix aux conséquences bouleversantes.

Alien Earth ne plaira probablement pas à tout le monde, l'action y étant limité à l'extrême. Le nombre de personnages se compte sur les doigts d'une seule main, et le point focal de ce huis-clos est l'évolution de leur intellect, de leur conscience, et de leur relations. La construction de leurs caractères respectifs est réellement bien exécutée. Ce ne sont pas des caricatures ambulantes mais de vrais humains, avec leurs insuffisances et leurs bon côtés, qui tentent de survivre et donner un sens à leurs vies, rejetés par une société elle-même

déracinée.

Les thématiques abordées, bien qu'amenant plus de questions que de réponses, sont propices à la génération de réflexions actuelles et constructives. L'impact humain sur l'écosystème et ses possibles répercussions, ou encore les avantages et dangers de la biologie génétique. Mais pas de jugement définitif ou de prise de position manichéenne, les outils et technologies ne sont intrinsèquement ni bons ni mauvais, cela dépend de l'intention de leurs utilisateurs. Il en va de même pour notre nature humaine, qui peut-être autant une force qu'une faiblesse, selon les choix que nous faisons.



Un roman touchant, à la fois emprunt de nostalgie, de fatalisme, et d'espoir.

JEAN-OLIVIER



Il n'y a pas d'âge pour lire la TEE

L'ange blond de Laurent Poujois

Mnémos

Il existe des auteurs malins et Laurent Poujois en est un. Son techno-thriller uchronique se dévore à Mach 4, vitesse que son héroïne Aurore Lefèvre tiendra durant toute la narration.

Nous sommes dans un monde uchronique où Napoléon 1er a envahi avec succès l'Angleterre étendant une Pax Gallica au travers de l'Europe et une sorte de poigne bien serrée sur le monde.

L'ANGE BLOND

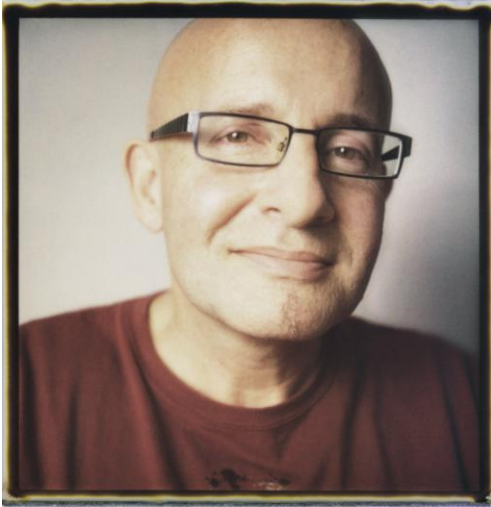
SCIENCE FICTION // Laurent POUJOIS



La technologie s'est développée différemment et surtout dans l'informatique où la biologie a pris le pas sur la micro-technologie. Laurent Poujois ayant trainé sa plume sur les bancs des enseignements d'Hippocrate le résultat est superbement réaliste avec des bioniques qui présentent même des états de résistance caractéristiques et qu'il faut convaincre (par la force mentale) pour faire fonctionner les plus récalcitrants / complexes / compétents.

La maîtrise techno-biologique de ce monde est tel qu'il est possible d'avoir des camarades de guerre fortement blessés qui sont gardés en cuve et dont

l'esprit reste indépendant et peut avoir une « vie sociale ».



Bonaparte mènera la célébration en grandes pompes et on craint l'attentat symbolique. Les ennemis de l'Empire sont nombreux et ce sera à Aurore de démêler l'écheveau de l'intrigue, ceci au travers de rencontres souvent très originales dont certains noms ne nous sont pas inconnus. L'histoire est menée tambour battant et nous espérons que nous aurons le plaisir de retrouver Aurore dans d'autres aventures en souhaitant seulement qu'elle quitte ce côté un peu archétypal lié au format du roman.

JEAN-HUGUES VILLACAMPA

Steampunk : De vapeur et d'acier

Xavier Mauméjean & Didier Graffet

Le Pré-aux-clerics

Première réussite donc que cette uchronie à la technologie alternative très bien rendue (du bio-punk ?) et aux inventions qui hésitent parfois entre le cyber-punk et le steam-punk.

L'héroïne du roman est une ancienne de la légion (10 ans !) et une musicienne bio-punk experte dans la manipulation des biones musicaux. Elle est aussi une casse-cou qui fait de la « chute libre » sous la menace de la DCA londonienne afin de battre un record de vitesse. Une résistante à l'autorité. Possède un réseau d'anciens combattants bien renseignés. A trente ans.

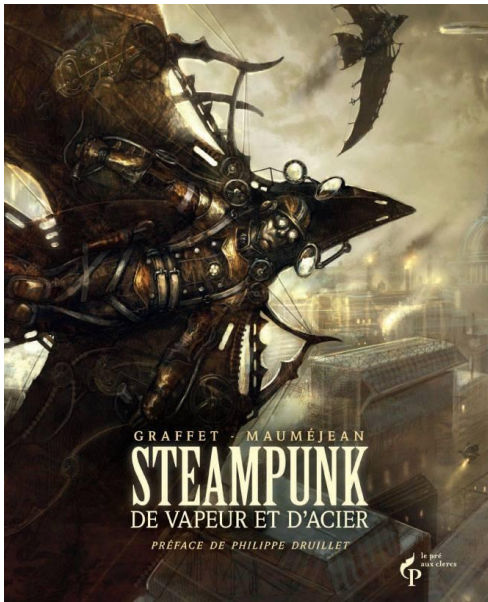
Amateurs d'uchronie, d'histoire, de dirigeables et de machinerie, lancez-vous sans tarder dans « De vapeur et d'acier », formidable aventure rétro-futuriste concoctée par les soins de Xavier Mauméjean et Didier Graffet. Le premier est auteur, le second illustrateur, et la combinaison de leurs deux talents aura permis l'élaboration de ce remarquable ouvrage qui repose sur un principe très simple mais néanmoins accrocheur : et si les hommes étaient parvenus à maîtriser les secrets de la vapeur et à dominer la machine dès l'Antiquité ?



L'Empire va fêter le bicentenaire de sa victoire contre la perfide Albion. L'impératrice Caroline

Ni une ni deux, voilà nos deux auteurs partis pour revisiter toute notre Histoire en tenant compte de cette arrivée précoce du progrès technique. S'esquisse alors sous les yeux émerveillés du lecteur un monde fantastique, fait de merveilles, d'explorations et de découvertes ou innovations plus surprenantes les unes que les autres : usine flottante, cité diaphane, armement de pointe, créatures hybrides... Et que dire de cette ville de

Paris qui fit construire à l'occasion d'une exposition universelle un véritable réseau ferroviaire aérien proposant aux touristes une vue panoramique de la capitale ! Tout au long de ces cent-vingt pages, un texte associé à une illustration nous relatent quelques événements marquants s'étant déroulés à diverses époques (de l'Antiquité au XXe siècle) et en divers lieux de cette histoire alternative. Certains présentent également un personnage atypique, réel ou imaginaire, qu'il s'agisse de malfrats renommés comme Ned Kelly, la bande à Bonnot ou encore Miss Octopus, cambrioleuse internationale fort séduisante et maîtrisant quantité de gadgets, ou bien du bossu de Notre-Dame reconverti en automate rêveur ; de Frankenstein...



C'est un véritable plaisir de découvrir les textes de Xavier Mauméjean dont on ne peut qu'admirer la plume et la fertile imagination. Chacun de ses écrits pourraient en effet sans mal donner lieu à une nouvelle, voire même un roman, tant les idées sont originales et tant on aimerait poursuivre un peu plus longtemps le voyage dans cet univers fascinant. Venez donc assister à la chasse au Squodron, monstre amphibien géant, menée par une véritable pêcherie flottante, ou bien à la traque sans précédent lancée à Londres pour capturer Jack l'Eventreur au moyen de Rôdeurs aériens et de la « Métropolitain Air Police » (qui figure

d'ailleurs sur la couverture). Venez découvrir Nova Roma, la nouvelle ville éternelle, qui décide au XXe siècle de renouer avec la tradition des jeux de l'arène grâce à ses mortelles courses d'unicycles, ou encore l'antique cité de Troie, défendue par une flotte de trières aériennes menées par le redoutable Hector. Découvrez aussi comment une invasion martienne a bien failli venir à bout de la civilisation terrestre ainsi que l'impressionnant dispositif mis en place le long du littoral anglais afin de prévenir toute autre attaque extraterrestre.



Les graphismes de Didier Graffet sont pour leur part tout bonnement magnifiques, tant en ce qui concerne la précision des traits que les couleurs, les jeux de lumière... On ne se lasse pas de parcourir ces splendides illustrations qui, combinées aux textes de Xavier Mauméjean, enflamment sans mal notre imagination . Parmi les plus impressionnantes figurent sans aucun doute cet « éden aérien », illustrant l'expédition entreprise par Darwin et représentant un dirigeable rempli de végétaux volant dans un magnifique ciel bleu, entouré de verdure et de

perroquets multicolores. D'autres images ne manquent également pas de faire sensation. C'est le cas du « Veilleur », illustrant la décision des Rhodiens au Ier siècle après JC de reconstruire leur colosse muni d'une tête et d'un bras amovibles, de « La conspiration des poudres », représentant la destruction de la tour de Big Ben, victime d'un spectaculaire attentat , ou encore de « 1492 », image frappante illustrant l'arrivée de la flotte mécanique de Christophe Colomb en Amérique sous les yeux ébahis des Indiens.



Vous l'aurez compris, ce « De vapeur et d'acier » fut un véritable coup de cœur dont il serait dommage de passer à côté et qui ne manquera pas de ravir les amateurs d'histoire. La collaboration entre Xavier Mauméjean à l'écriture et Didier Graffet aux graphismes fonctionne parfaitement, à tel point que l'on souhaiterait que ce voyage dans notre passé revisité se poursuivre bien plus longtemps. Une expérience de lecture inoubliable et un ouvrage qui rend un bel hommage au mouvement steampunk. Chapeau !

ELODIE CARRÉ

Gigante : Au nom du père (L'Atalante)

Le Pierre Bordage nouveau est arrivé, nous dit-on. Amateurs de « planet opera » sans grandiloquence scientifique, soyez sur le départ, car ce petit cru s'annonce Gigante !



Alors, Gigante, Gigante, qui es-tu, Gigante ? Planète dix-huit mille fois plus volumineuse que notre bonne vieille Terre, elle s'affiche comme l'une des plus récentes destinations de la colonisation spatiale. Pourtant, sa morphologie engendre bien des désagréments pour les foultitudes de peuplades venant la coloniser. Changements climatiques soudains, désagréments électriques sous forme de boule de feu pouvant vous désintégrer à tout moment : Gigante est un milieu hostile où la notion d'espace n'est plus celle que nous connaissons.

Et c'est sur cette planète que débarque Zaslo Merticant, jeune ethnolinguiste plutôt naïf qui aborde cette aventure avec un double objectif : tuer le père qui a abandonné sa mère avant sa naissance pour rejoindre ladite planète et percer

les mystères de Gigante. Comme rien n'est simple, l'un et l'autre de ces buts primaires apparaissent rapidement comme particulièrement compatibles quand on comprend que chaque voyage à la surface de la planète s'effectue au prix d'une vie entière.



Ces changements dus à la géologie de la planète d'accueil de notre Zasló impliquent bien d'autres modalités dans ce voyage à vitesse variable. Pierre Bordage inclut alors dans son récit des thèmes habituels chez lui, qui lui permettent de la même manière de s'affranchir de bon nombre de mises au point scientifiques sur ses « inventions ». Ainsi, dans la modification du rapport à l'espace (et du même coup, au temps qui passe), il s'agit d'aborder la question très actuelle des difficultés de déplacement avec une approche plutôt géographique. Comme le fait remarquer Jérôme Vincent d'ActuSF dans l'interview finale, le moment où le personnage principal recule pour mieux sauter, perd du temps qu'il n'a pas en somme, nous enjoint à ralentir de temps en temps et à ne pas céder aux sirènes de notre société du « toujours plus vite ».

C'est donc l'ultime solitude de l'être humain face à un monde trop grand pour lui, pour sa pauvre et simple existence, qu'il faut cerner ici. Cela se voit d'autant mieux quand Zasló multiplie les rencontres pour mieux reperdre les gens de vue. C'est l'occasion pour Pierre Bordage de créer quelques scènes superbes où Zasló découvre ici un décor majestueux, là un langage longtemps recherché ; c'est souvent les passages sur la découverte de l'histoire de Gigante qui m'auront touché le plus.

Pierre Bordage applique ici, avec sérieux et habitude, les recettes qu'il connaît bien pour enjôler son public. Un environnement déchaîné, des enjeux clairs et des problématiques très

actuelles, une pincée d'histoire d'amour, le tout servi par des avancées scientifiques simples à comprendre et à expliciter : sa narration est efficace et nous fait enchaîner toujours plus vite les chapitres, d'autant que ceux-ci sont plutôt courts et sont toujours introduits par quelques paragraphes tirés des journaux personnels des protagonistes.

Pour autant, il ne faut pas oublier que cet univers est le fruit d'une collaboration entre deux auteurs, Pierre Bordage et Alain Grousset, mais aussi entre deux techniques d'écriture (très instinctive ou plus ordonnée), et même entre deux genres aux publics différents, puisque que ce *Au nom du père* vise un public adulte, alors que le *Au nom du fils* est clairement publié dans une collection jeunesse. Le deuxième volume, qui peut apparaître comme une suite indépendante dans le même monde créé conjointement, nous propose de suivre alors le père de Zasló sur les traces du fils qu'il n'a pas connu (d'ailleurs, ne lisez pas le résumé du tome écrit par Alain Grousset, car il dévoile en partie la conclusion du présent roman).

Somme toute, voici un roman qui se laisse dévorer aussi vite que voyage la *Guilde*. Finalement, Gigante y est bien le véritable personnage principal : c'est elle qu'il nous faut cerner pour comprendre ce vagabondage incessant au nom d'un père fort absent.

DENIS PIEL

Universal War 2 T1 Le temps du désert. Denis Bajram (Casterman)

Pour parler sereinement d'UW2, il est nécessaire de revenir sur UW1. D'un point de vue éditorial tout d'abord. Les premiers épisodes sortent en prépublication dans les premiers numéros de *Lanfeust-Mag*, un chantier original lancé par une bande de toulousains dont l'ineffable Arleston dont j'ai dit tout le bien que je pensais lors du compte-rendu du jury des *Utopiales 2011*. Le pari d'UW1 est fort : livrer à la jeunesse soi-disant hagarde intellectuellement une histoire de science-fiction épique où principes physiques liés à la relativité, de trou de ver, de matière noire servent de trame à l'aventure. C'est bien simple l'homme au chapeau (Patrice Verry) immense adepte de sciences astronomiques et fondamentales est emballé par cette histoire.

Un mur de taille colossale est brusquement apparu très près de la Terre qui envoie une flotte de combat se positionner sur place, prête à intervenir. A bord de cette flotte une équipe de scientifiques qui se perd en conjectures et une équipe « action » composée de renégats de la vie militaire dont Kalish un scientifique hors-norme doué d'une intelligence incroyablement ouverte mais capable d'accès de fureur peu en adéquation avec la recherche fondamentale. Une histoire incroyablement riche et pleines de surprises même si la trame elle-même reste classique.



ATTENTION : pour pouvoir parler d'UW2, je vais devoir spoiler UW1, donc ceux qui ne l'ont pas lu : passez votre chemin ! Je vous aurai prévenu hein ?

Souvenez-vous, Kalish et le reste de sa joyeuse équipe avait réussi à contrer les plans des méchants capitalistes qui mettaient les survivants de l'humanité à genoux puisque trente ans auparavant il avait préparé une ébauche de civilisation avancée scientifiquement et porteuse d'idées humanistes.

Ce n'est plus un résumé, c'est un massacre mais cela permettra de recadrer la fin des cinq albums qui composent Universal War 1 pour ceux qui l'ont lu.

Les pavés de la bonne intention vont cependant écraser les volontés des survivants de l'humanité. Les élus de Kadish la joue « race supérieure » et méprise ces « gens » qui ne comprennent pas qu'on veut les sauver. Le soleil commence à avoir du mal à supporter le wormhole qui le dévore et tout doués qu'ils sont les descendants de Kalish ne peuvent que constater les dégâts. C'est donc dans une ambiance d'esprit de colonisation et de fin du monde que démarre un Universal War 2. Le chemin de l'utopie est long et difficile et l'esprit original a du mal à résister aux aléas de la réalité, surtout lorsque ses représentants sont des opportunistes.



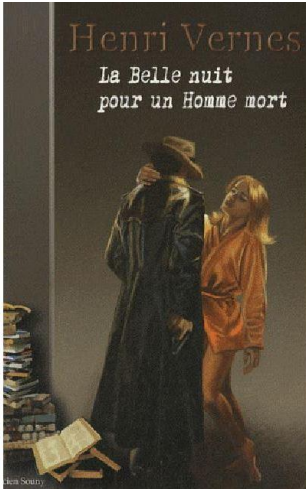
Une histoire qui démarre donc avec beaucoup de maturité et dont on attend avec impatience la suite tant la trame scénaristique semble sombre et inextricable.

JEAN-HUGUES VILLACAMPA

Morituri te saluant : La belle nuit pour un homme mort, d'Henri Vernes.

Croyez-le ou pas, mais j'étais fermement déterminé à ne plus revenir souiller les pages de ce beau fanzine de ma plume nauséabonde. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis ma dernière apparition par ici, et je tenais bon. Non pas que je n'aie rien lu d'intéressant, au contraire. Ma voracité m'a en effet conduit ces derniers temps à dévorer bon nombre de récits tout à fait passionnants. Mais aucun d'entre eux ne m'avait conduit à invoquer de nouveau ma « part des ténèbres ». Jusqu'à ce que je tombe sur celui-là. Oui, parce qu'on ne peut que « tomber » sur un roman comme *La belle nuit pour un homme mort*, comme on tombe de Charybde en Scylla. On ne

peut que tomber des nues en découvrant qu'un ouvrage aussi noir et halluciné a été signé par le créateur de Bob Morane. Et puis, on ne peut que tomber sous le charme de ces pages pleines d'une rage si frénétique, d'un désespoir si intense, qu'elles conduisirent le grand Léo Malet à dire de ce livre insensé : « C'est l'un de mes préférés ».



Écrit en 1947 et publié en 1949, période charnière à l'odeur de charnier s'il en est, *La belle nuit pour un homme mort* s'évapore ensuite pendant près de soixante ans avant de finalement réparaître en 2007. Comme si les éditeurs avaient d'un commun accord décidé de préserver leur lectorat d'un contenu aussi offensant. Mais justement, de quoi parle-t-il, ce fameux roman, enfin ? Eh bien, c'est assez simple : tout est dans le titre. Brand a décidé de mourir. Et rien ni personne ne l'en empêchera. C'est ainsi que nous cheminons à ses côtés, dans un Paris de cauchemar, où sa dernière nuit sera consommée/consumée comme la cigarette du condamné. Et nous voyons par ses yeux un monde apocalyptique, peuplé de créatures d'épouvante, de femmes fatales et d'hommes qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Un monde qui tourne en boucle sur lui-même, qui convoque un cortège de souvenirs amers et les mêle, en une danse macabre et obscène, à des anticipations effroyables.

Un monde-orgie, que Brand traverse comme un fantôme pervers en se raccrochant à tous ses actes manqués et autres actions ratées. Et il ne se contente pas de prendre un plaisir masochiste à se confronter à son passé. Ce serait trop facile, et ça ne lui suffirait pas. Non, s'il a décidé d'aller jusqu'au bout de sa propre nuit, il a aussi besoin de contaminer, d'avilir, de souiller. Alors il cherche. N'hésite pas à corrompre l'innocence quand il la rencontre. Et s'il ne trouve pas, il invente. Tous les moyens sont bons pour fuir cet atroce vide intérieur qui le ronge. Même s'il sait qu'aucune rencontre ne pourra rien changer à sa décision. C'est là tout le paradoxe de ce mort en sursis, qui le temps d'une nuit va réussir, à force d'autosuggestion, à fondre tout ce qui l'entoure en une seule et même gigantesque raison d'en finir.

Alors oui, *La belle nuit pour un homme mort* est un roman noir. Mais un roman noir avec des tripes. Et des boyaux, aussi. Qu'on se le dise, la littérature gore n'est pas née dans les années 80. Cette terrible odyssée en est la preuve. Le gore est sorti des camps de la mort, paré de l'abominable tenue rayée dissimulant de pauvres corps profanés, et de sa rencontre avec le Polar sont nées quelques œuvres inclassables et définitives, sans doute trop en avance sur leur temps. Henri Vernes, six ans avant de créer la valeureuse figure chevaleresque de Bob Morane, a écrit l'une d'entre elles. Et j'avoue que ce sale roman noir et rouge m'a terrassé. Mais je le relirai. Si je l'ose.

SHWEINHUND